

La revanche des marchands du Temple

Pierre Le Pillouër

Bien avant la seconde guerre mondiale, Robert Musil affirma : aujourd'hui, si tout le monde est autorisé à agir en commerçant, une vieille tradition exige que l'on parle en idéaliste.

Depuis, nous n'avons rien amélioré, la vieille tradition a été oubliée et, depuis peu, nous voilà tous désormais non pas autorisés mais contraints d'agir et de parler en commerçants !

Le monde de la marchandise (qui a sa légitimité propre et mérite de la considération dans la mesure où, grâce à lui, nous pouvons faire mieux que manger) a réussi à imposer ses principes, ses techniques et son jargon à toutes les autres sphères d'activité humaine : la santé, la culture et... même la religion ; j'ai lu récemment dans La Croix qu'un cadre de l'Église catholique française proposait de faire varier les indicateurs du bon pratiquant car celui de la participation régulière à la messe dominicale n'est plus pertinent pour ce type d'évaluation ! C'est donc le langage de l'idéal qui a cédé sous la pression... Quelle revanche pour ceux qui furent, il y a bien longtemps, chassés du Temple à coups de fouet !

Le commerce exige plus que de la soumission et fait mieux qu'infiltrer, il se pose en modèle indépassable de rigueur et d'efficacité, depuis la base jusqu'au sommet de l'État lui-même. La sphère même de l'intime est infestée, le langage se fige en automatismes et en tics, tout le monde a déjà remarqué la prégnance quasi impérialiste de certains vocables : les parents gèrent leurs enfants, qui doivent savoir gérer leurs récréations ; une nouvelle mode surgit, la séance de débriefing qui suivra bientôt chaque fête : nous serons invités deux fois, la seconde séance consistant à échanger films et photos, à compter le nombre de bouteilles bues, à décliner les indicateurs d'une réussite ou d'un échec...

Il est aussi une expression qui peut rappeler celle du petit doigt dans la série américaine « Les envahisseurs », trahissant l'individu contaminé par la novlangue, il s'agit, variantes comprises, de la formule : « Placer » (ou replacer, remettre) le client (ou l'élève ou l'usager) au centre (ou au cœur) du dispositif. Elle a été employée par tous les hommes politiques jusqu'à Olivier Besancenot, qui déclara vouloir remettre la question sociale au cœur de la campagne électorale ; plus récemment, même le directeur du Printemps des poètes est tombé dans la potion pourtant peu ragoûtante du market, en déclarant à sa base : « Que pouvons-nous améliorer pour être au plus près de vos préoccupations ? »

Poètes et prêtres en voie de disparition, chercheurs, postiers ou enseignants asservis, nous sommes tous atteints, au-delà des tournures figées et mortifiantes, par l'avidité du pire des tyrans, celle du consommateur et tout ce que la peur de manquer suscite, en particulier l'obsession du mesurable et le désir de contrôle.

Soixante-huitard engagé dans la cellule d'un petit parti, très opposé au Marché et qui pratiquait pourtant la technique de la progression par objectifs, j'ai goûté tôt à la pression harcelante de la piétaille par la hiérarchie : tant de journaux à vendre, tant d'argent à collecter, tant d'adhésions à effectuer.

Plus tard, j'ai découvert l'intrusion de ces techniques dans le monde de l'art : au lieu de vous aider en vous attribuant une bourse à partir de ce que vous avez déjà réalisé, vos pairs vous évalueront sur... un projet ! La stupidité est grande, on sait bien que le projet d'un film évoquant une jeune épouse de marinier qui s'ennuie sur sa péniche et se laisse tenter par la capitale, ce synopsis, aussi développé soit-il, n'offrirait aucune garantie de la qualité du résultat final ! Henri Langlois, justement à propos de L'Atalante de Jean Vigo, parlait d'un secret perdu comme celui du bleu des vitraux de Chartres ; nos managers pleins de certitudes ne peuvent comprendre la pensée de celui qui ose revendiquer la part de l'ineffable, de l'indicible : un pauvre ringard !

L'art exige travail, souffrances, culture, mais il échappe à tout contrôle, toute planification et toute mesure ; même une commission composée de pairs de l'artiste peut commettre erreurs et injustices.

La plupart des médecins ont aujourd'hui renoncé à affirmer leur exercice comme un art qui devrait s'appuyer, bien évidemment, sur des découvertes scientifiques mais sans faire allégeance à l'idéologie scientiste ; ils ont peur du corps du patient et, au lieu de l'ausculter, ils l'expédient se faire mettre en chiffres par des laboratoires.

On voit aussi apparaître des directeurs d'établissements pour enfants handicapés qui parlent et se conduisent comme des managers, parés pour la compétition tout en sachant ouvrir les bons parapluies au

bon moment, ignorant que ce qu'ils ont appris de la conduite des hommes se trouve déjà, mais un peu mieux exprimé, dans l'Illiade.

Nous ne ferons pas comme eux, bondissons hors du rang des commerçants : nous devons opposer un autre langage, notre langage à celui des marchands ; un langage qui n'oppose pas l'affect au concept, un langage qui s'ouvre aux taiseux, aux déviants, aux losers, aux bègues, aux lents, aux malades, aux paumés, aux rebelles, aux enfants. Même les policiers se sont aperçus de la bêtise et des effets pervers des quotas !

Combien de temps et de forces nous faudra-t-il pour remettre les marchands, leurs comptes, leur candide arrogance et leurs gadgets au cœur de leur Marché ? Est-ce un objectif partageable et chiffrable ? Au secours, Musil, reviens ! Moi aussi, je suis atteint...

© Pierre Le Pillouër

Le Monde des Livres, 6, juin 2008, rubrique Forum.